

Commentaires

Numéro 8, hiver 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1673ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

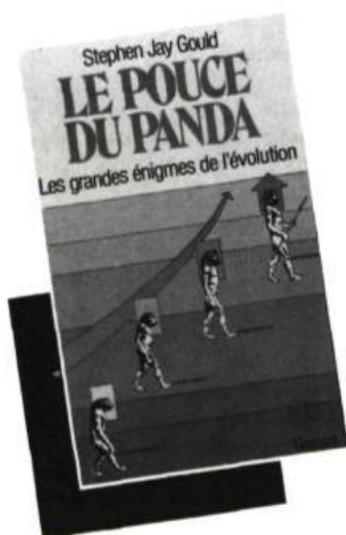
0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1983). Compte rendu de [Commentaires]. *Nuit blanche*, (8), 37–39.



**LE POUCE DU PANDA
— LES GRANDES
ÉNIGMES DE
L'ÉVOLUTION**
Stephen Jay Gould
Grasset, 1982

Stephen Jay Gould est l'auteur, avec Niles Aldredge, d'une théorie évolutionniste qui prend de plus en plus d'importance dans le monde scientifique: la théorie des équilibres ponctués. Ici la nature procède «par sauts» plutôt que par gradations continues comme on l'admettait jusque là, notamment chez Darwin. Sorte de Galilée de la biologie, mais en plus prudent! Gould n'en continue pas moins à se réclamer tout haut du darwinisme...

D'abord la preuve par l'absurde. Le sixième doigt du panda de Gould, comme jadis l'orchidée de Darwin, ne trouvant pas sa place dans la logique de l'adaptation que fonde l'évolutionnisme est, selon l'auteur, la preuve de l'évolution plutôt que son démenti. Voici le raisonnement. «L'adaptation idéale (admise généralement) est un mauvais argument pour l'évolution car elle imite trop bien l'action d'un Créateur omnipotent. Les arrangements bizarres et

les solutions cocasses, au contraire, sont la preuve de l'évolution, puisqu'un Dieu sensé n'aurait jamais pris ces chemins tortueux convenant mieux à la nature.» Oh sacrilège, clamèrent en chœur les créationnistes et les catastrophistes!

Ailleurs, la généalogie du Mickey de Walt Disney mise savamment en rapport avec l'éthologie animale (ou humaine?) de Konrad Lorenz est censée nous en apprendre beaucoup sur ces fameux équilibres ponctués. De façon plus intéressante, un chapitre du livre compare les «classifications populaires» des Papous, Kalam et Tzeltal de la Nouvelle-Guinée et du Mexique qui s'avèrent aussi valables ou presque que notre «classification savante» linnéenne. Gould est paléontologiste, ce qui nous vaut de très bons articles sur le sujet, dont une jolie chausse-trape à ce sacré Teilhard et son affaire de Piltown.

Alan Boudreau



**FRANCHIR LES
OBSTACLES DE LA VIE**
Gail Sheehy
Belfond, 1982

Madame Sheehy s'est donné un défi de taille et a fait un gros livre: une «brique» de près de 400 pages qui fait la synthèse de quelque 60 000 réponses à un savant questionnaire sur le bonheur.

Quels sont les signes distinctifs du bonheur? Comme pour les commandements de Dieu, il y en a dix:

1. Ma vie a un sens et un but.
2. J'ai vécu une ou plusieurs transitions importantes au cours de ma vie adulte, et j'ai traversé ces épreuves d'une manière inhabituelle, personnelle ou créatrice.
3. Je me suis rarement senti(e) trompé(e) ou déçu(e) par la vie.
4. J'ai déjà atteint des objectifs à long terme qui comptaient pour moi.
5. Je suis satisfait(e) de mes progrès personnels.
6. Je suis amoureux(se); nous nous aimons.
7. J'ai beaucoup d'ami(es).
8. Je suis d'un naturel joyeux.
9. Je ne suis pas susceptible, ni sensible à la critique.
10. Je n'ai pas d'inquiétudes graves.

Quelle simplicité, atteindre le bonheur!

Gail Sheehy, que l'on peut soupçonner d'être heureuse-dans-la-vie, n'a pas, à mon avis, franchi l'obstacle présenté par son étude. Une question m'a hantée au cours de la lecture: «Où veut-elle en venir?» Bien sûr, lorsqu'un livre parle de développement de la personne, de liens affectifs, de ce qui touche le quotidien, il offre des passages intéressants. Cependant, la «brique» nous laisse avec un goût amer: le bonheur n'est pas le contraire du malheur, il en fait partie.

Liliane Simard

**jacques laurent
le nu vêtu et dévêtu**



**LE NU VÊTU ET
DÉVÊTU**
Jacques Laurent
Idées/Gallimard, 1982

Chevauchant du pyjama à l'habit de clown, le vêtement reste un moyen de distinction et d'expression; entre autres, il a longtemps tenté de différencier le paraître de l'homme et celui de la femme. C'est aussi un moyen efficace d'enrayer la monotonie et d'extérioriser ses folies.

C'est un peu ce cheminement que Jacques Laurent nous fait suivre en nous traçant l'histoire de la mode à travers ses époques, ses mouvements, ses ruptures. Une mode qui est souvent passée de l'extravagance à la simplicité, du coloré au sobre. C'est cette même mode qui tend de plus en plus à faire du nu un vêtement. La mode a ses raisons que la raison n'a pas!

Le volume me semble manquer de profondeur. De plus, Jacques Laurent traite ce sujet, qui est a priori emballant, de manière impersonnelle. C'est regrettable, cet essai aurait pu être intéressant.

Marie-Claude Deschênes



LES BIOLOGISTES VONT-ILS PRENDRE LE POUVOIR?

Pierre Thuillier
Éditions Complexe, 1981

Voici un virulent pamphlet dirigé contre un nouveau scientisme: le biologisme. Quand l'entomologie nous parle d'une «bio-politique sur le modèle des sociétés animales» ou la neurophysiologie des «bases moléculaires de la pensée», il devient urgent d'évaluer la portée idéologique de tels propos, et cela par delà une stricte épistémologie s'interrogeant sur la valeur objective de telle théorie scientifique.

S'en prenant en particulier aux thèses zoo-anthropologiques de la sociobiologie d'Edward O. Wilson, Pierre Thuillier montre en fait que toute théorie scientifique ne peut se constituer sans l'apport d'une idéologie contemporaine à cette théorie.

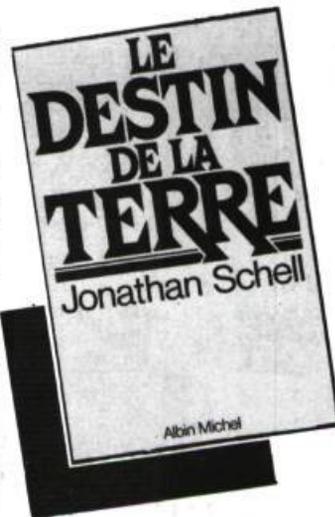
— Décrivant une certaine démarche scientifique commune à toutes les disciplines et qu'il qualifie, non sans ironie, de *principe des vases communicants*, l'auteur observe comment l'homme de science prend d'abord

soin de nier le plus possible l'autonomie des grands organismes — c'est ainsi qu'un Laborit, par exemple, décrètera brutalement que le libre arbitre n'existe pas chez l'homme — pour ensuite n'accrocher d'importance qu'aux minuscules particules, atomes ou molécules qui constituent ces mêmes organismes. Mais tenez-vous bien, c'est alors que se produit le miracle, ou plutôt qu'agit le principe! À l'instant même où on s'y attendait le moins ces charmantes petites particules, qu'au premier abord on aurait cru inoffensives, se mettent soudainement, selon les savants, à *vouloir, à se diriger, à avoir des intentions*, enfin toutes choses qui, étrangement, servent si bien à décrire les opérations de la conscience. «L'homme est donc naturalisé, mais en retour les unités réputées «inanimées» reçoivent une âme...»

Ces petites particules chères aux biologistes sont, bien entendu, les gènes; le premier chapitre du gros livre de Wilson, *Sociobiologie*, s'intitule d'ailleurs «La morale du gène». Selon cette théorie, ce sont les gènes qui «veulent» toutes sortes de choses, dont se reproduire bien sûr. Ajoutons qu'à cette fin tous les moyens sont bons. De là on devine presque le reste; sur cette connaissance prétendue solide le biologiste peut tout «expliquer» à propos de la maladie, du viol, de l'homosexualité, du racisme, etc. Selon Konrad Lorenz, la biologie peut même plus: «sa connaissance permet de déterminer *automatiquement* les idéaux humains». «Ni Platon ni saint Augustin ni Marx n'y avait pensé, ironise Pierre Thuillier. Que de temps perdu!»

Jetons pour finir un rapide coup d'oeil sur les «solutions de rechange» préconisées par les sociobiologistes et dont de nombreux biologistes, parmi lesquels quelques prix Nobel, se réclament de façon plus ou moins explicite. Ces auteurs s'adressent en principe à un large public; leurs solutions aux problèmes de l'humanité souffrante seront donc aussi simples qu'efficaces. Castration, neurochirurgie, transplantations de gènes de gibbons, légitimation génétique du viol, quotient de dominance (QD) et méritocratie. Bref, comme l'écrivait lourdement Valéry, une parfaite et définitive terminerie.

Alan Boudreau



LE DESTIN DE LA TERRE
Jonathan Schell
Albin Michel, 1982

«Si une arme (nucléaire) de vingt mégatonnes explosait au-dessus de l'Empire State Building à neuf mille mètres d'altitude, le secteur ravagé ou rasé par l'onde de choc aurait un rayon de dix-neuf kilomètres et une superficie de près de mille deux cents

kilomètres carrés (...) La boule de feu aurait un diamètre d'environ sept kilomètres et émettrait un rayonnement thermique d'une vingtaine de secondes. Les gens surpris à l'extérieur périraient brûlés dans un rayon de trente-sept kilomètres autour du coeur de l'explosion. À des centaines de kilomètres de là, les témoins du phénomène seraient temporairement aveuglés et risqueraient des séquelles oculaires permanentes. Le champignon nucléaire atteindrait cent dix kilomètres de diamètre. En quelques secondes, New York et ses banlieues seraient transformés en une plaine déserte, calcinée, sans vie.»

Il s'agit là d'un des scénarios évoqués par Jonathan Schell pour nous donner un avant-goût des répercussions qu'entraînerait une attaque nucléaire sur une grande ville. Dans la première partie du livre, il décrit avec un réalisme presque morbide les dommages à l'écosphère et à la vie humaine que causerait l'emploi des arsenaux actuels dans l'optique d'un conflit nucléaire entre grandes puissances. Inutile de vous terroriser sous terre, prévient-il, puisqu'il semble que seuls quelques brins d'herbe et quelques insectes survivraient à l'holocauste.

La lecture de certains passages donne froid dans le dos et n'est pas particulièrement conseillée pour combattre l'insomnie. Mais — et c'est ce que suggère l'auteur — peut-être sommes-nous trop endormis face au danger qui nous guette. Par ailleurs, il montre l'absurdité des stratégies de «dissuasion», qui contribuent à faire peser la terreur sur le présent et l'avenir de l'hu-

manité au nom de la sécurité nationale. Son plaidoyer moral («La deuxième mort») en faveur du désarmement comporte toutefois un certain nombre de répétitions, de naïvetés et d'interventions moralisatrices qui, à mon sens, affaiblissent l'impact initial du livre. Celui-ci n'en donne pas moins à réfléchir, sur des questions qu'on préférerait souvent ignorer ou refiler à d'autres mais auxquelles, comme l'affirme Jonathan Schell, il est impossible de se soustraire. Acceptons-nous de continuer à vivre au bord du gouffre, tout en hypothéquant le destin des générations futures, de la vie sur terre? Le dilemme est ainsi posé: des arguments pacifistes, ou un «réalisme» politique qui risque de tous nous mener au suicide collectif.

Marc Sévigny

À L'OMBRE DES MAJORITÉS SILENCIEUSES

Jean Baudrillard
Denoël/Gonthier,
Médiations n° 226, 1982

Probablement que l'épistémologie est née d'une forme de désenchantement méthodologique. Les disciplines et les savoirs au XXe siècle ne résistent pas à l'idée de s'autocritiquer de la manière la plus radicale. Auparavant on laissait les autres générations critiquer la nôtre, maintenant on se fait nous-mêmes quelques petites remontrances, ça fait plus sérieux.

À lire Baudrillard on se demande si le sociologue n'est pas en train de se donner des allures de métaphysicien désabusé. Les concepts



de «masse», de «majorité», de «peuple» sont critiqués allègrement, si bien qu'à la fin il ne reste plus rien. Baudrillard procède à une sorte de strip-tease théorique de sa discipline. Mais tout bon strip-tease donne à voir un corps, dévoile quelque chose. Ici pas question, tout est lancé en l'air rapidement, et sur la scène un vide immense. Non, j'exagère, il reste du style, beaucoup de style.

C'est la dernière partie du livre, «L'extase du socialisme», qui vaut la peine d'être lue. Remplacez le mot «socialisme» par «Parti québécois» et vous verrez ce que je veux dire.

Marc Chabot

LA VIE RÉINVENTÉE

Alain Jouffroy
Robert Laffont, 1982

Chez Certâ, à la Rotonde, au Dôme et dans les ateliers des peintres et des artistes, à Montparnasse, en 1920, on réinventait le siècle. C'était même la pleine bousculade, le croisement des anciens et des modernes. L'impres-

sionisme battait de l'aile, Modigliani crachait ses poumons de flanelle et de tout jeunes arrivants allaient cracher, eux, de nouvelles théories, dadaïsme, surréalisme et autres billevesées dont nous faisons, aujourd'hui, notre quotidien.

Il faut les excuser, ils avaient 20 ans et beaucoup d'ambitions. La folle guerre avait semé le doute dans les esprits les plus rassis et le goût de la subversion et de la réinvention chez ceux qui n'étaient pas encore revenus de tout sinon des tranchées. Il y avait Breton, Aragon, Soupault, Tzara, Soutine, Malkine, Duchamp, Kiki de Montparnasse, Gala, Picaabia, Cocteau, Milhaud et tant d'autres, les classiques du XXe siècle.



Jouffroy n'était pas encore là. Il allait naître dix ans plus tard et s'agglomérer aux groupes surréalistes, plus tard encore, lorsqu'ils reviendraient de l'autre guerre ou de l'exil américain causé par cette même guerre. Quoi qu'il en soit, il recueillera de multiples confidences, qu'il complètera par des recherches d'archives, et il en fera le roman de

l'époque, plus vrai que toutes les thèses arides qu'on y consacra jusqu'à ce jour. On y voit l'aléatoire de la vie qu'aucune thèse ne saurait cerner.

Obélix

NOUVEAUTÉS

Socrate fonctionnaire
Pierre Thuillier
Éd. Complexe

L'alchimie de la découverte
Fabrice Rouleau et
Henri Laborit
Grasset

L'intelligence gaspillée
Michel Schiff
Seuil

La rumeur d'Orléans
Edgar Morin
Points (143), Seuil

La nouvelle grille
Henri Laborit
Idées (471), Gallimard

Dossier Hormones
B. et G. Seaman
Éd. de l'impatient

La requête des enfants à naître
Bernard This
Seuil

Vivre avec le nucléaire
Louis Neal
Pluriel, Hachette